

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX
ABONNEMENTS: Roubaix-Tourcoing: Trois mois. . . 13.50
Six mois. . . 26.50
Un an. . . 50.50

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

Propriétaire-Gérant ALFRED REBOUX
INSÉRATIONS: Annonces: la ligne. . . 20 c.
Réclames: . . . 30 c.
Faits divers: . . . 50 c.

ROUBAIX, le 17 Janvier 1880
SOUSCRIPTION
OUVERTE DANS LES BUREAUX DU
Journal de Roubaix
POUR LES
PAUVRES DE ROUBAIX
Hiver de 1879-1880
Comité: Présidents d'honneur: M. le Chanoine BERTEAUX, doyen-cure
de la paroisse Saint-Martin;
M. HENRI BOSSUT, président du Tribunal de Commerce.

passant des lois sur l'instruction publique et sur l'enseignement primaire, à la magistrature, le ministère la veut « forte, honorée, indépendante et respectueuse de nos institutions » mais elle devra être réorganisée. L'œuvre de l'épuration sera continuée par de bons choix « au sommet », sans oublier « une action quotidienne, ferme et vigillante à tous les degrés de la hiérarchie. » Ceci est le gâché destiné à faire prendre patience aux radicaux sur le reste. La liberté de la presse sera limitée « aux attaques et outrages que n'a tolérés jusqu'ici aucun gouvernement. » C'est bien élastique, et les passions politiques auront encore de la marge pour la répression.

injuries graves de l'un contre l'autre, ainsi qu'à raison de la condamnation de l'un d'eux à une peine simplement correctionnelle pour vol, escroquerie, abus de confiance, outrage public à la pudeur. » L'article 277 du code civil qui dispose que le divorce par consentement mutuel ne pourra plus être admis après vingt ans de mariage et lorsque la femme aura 45 ans, est abrogé;
L'article 233 est ainsi modifié: « La condamnation de l'un des époux à une peine infamante autre que le bannissement et la dégradation civique prononcée pour cause politique sera pour l'autre époux une cause de divorce. »
L'absence sans nouvelles de l'un des époux pendant cinq ans sera pour l'autre époux une cause de divorce.

les locales accueillent cette nomination.
On lit dans le Journal d'Agen: Il n'avait pas vu Carcassonne. (Air connu).
M. Corbière, pasteur protestant à Agen et président du Consistoire, ne mourra probablement pas, comme le héros de la chanson, sans avoir vu Carcassonne.
L'officiel nous apprend en effet que, jetant son froc aux orties, l'ex-révéré Père a bien voulu accepter le poste de secrétaire général à la préfecture de l'Aude. Ceci nous surprend peu.
Il n'est rien de tel, en République, que de se jeter dans le radicalisme le plus effréné pour occuper un bon emploi. Vous faites une opposition courage? Le gouvernement se demande aussitôt: « Que pourrais-je bien faire pour me débarrasser de cet incorruptible? Si je lui offrais un emploi? »

ble presque de point en point à celui qui motiva l'expédition d'Alger.
Le capitaine Reinhart, consul de France à Hué, a été insulté, frappé et emprisonné par les gardes de l'empereur Tu-Duc.
« Ne secouons-nous point la honte du traité de 1874? Encourageons-nous encore, par un acte d'insigne faiblesse, l'audace méprisante de ces gens qui, jusqu'en 1870, avaient tremblé devant nous? »
« A cinquante ans de distance, un Duperré sera-t-il témoin impassible d'une insulte au nom français qu'en 1830, son vieux monarque français, on savait si bien laver? »
L'Occident en général bien informé pour tout ce qui regarde nos colonies, nous avons lieu de penser que cette nouvelle est vraie. Mais notre gouvernement est trop occupé à faire la guerre aux Jésuites et aux Congrégations pour avoir le temps d'appliquer ses soins à nos possessions dans l'extrême Asie.

LETRE DE PARIS

de notre correspondant particulier
Paris, le 16 janvier 1880.
En attendant la déclaration ministérielle, les députés qui se posent en membres de la majorité gouvernementale, s'étonnaient fort, ce matin de la signification que les organes de l'extrême gauche attachent à la nomination de M. Madier de Montjau aux fonctions de questeur.
Cette nomination qui, dans l'esprit de la gauche modérée comme dans celui de l'Union républicaine modérée, constitue tout simplement une satisfaction donnée au groupe de M. Louis Blanc, dont l'importance se trouve ainsi constatée, les radicaux entendent qu'elle soit considérée comme une victoire pour la cause de l'annatiste plénière, de l'instruction laïque, de la liberté d'outrance de la parole et de la plume, en un mot comme le triomphe de leur politique et malheureusement pour l'opportunisme, le public est de cet avis. L'élimination au profit de M. Madier de Montjau, fameux par les revendications transigeantes auxquelles il a attaché son nom, du candidat du centre gauche, constitue, en effet, à tous les yeux, une véritable victoire politique de l'extrême gauche, et ce qui la rend d'autant plus significative, c'est qu'elle a été remportée malgré la gauche républicaine. Il est vrai que sans les droites qui ont voté avec le groupe Louis Blanc et les membres de l'Union républicaine dissidente, M. Gailly, le candidat du centre gauche l'emportait.

Un anonyme. . . 5 99
Une cotisation entre les membres de la société financière l'Economiste établie au Café Minos. . . 16 50
Produit d'une partie de pont. . . 1 55
Total de la quinzième liste: 23.05
Total des listes précédentes: 76,458,47
76,481,22
Souscription pour les pauvres
ouverte par le Journal de Roubaix
Un bureau central de distribution est ouvert rue Saint-Georges, 36.
Les souscriptions continuent à être reçues dans les bureaux du Journal de Roubaix.

On nous promet en outre l'exécution d'un vaste programme de travaux publics, et M. de Freycinet, à sa luangue, disons-le, laisse percer sa préoccupation personnelle en exprimant l'espoir que ce sera l'honneur de la République « de les mener à bonne fin. » Le gouvernement est préparé à la discussion du régime douanier, et restera placé « sur un terrain voisin de l'état de choses actuel. » Est-ce au-dessous ou au-dessus? Il faut néanmoins conclure de ces termes qu'il ne se laissera pas entraîner aux exagérations de certains économistes; nous en acceptons l'augure et espérons dans les éclaircissements qu'apportera la discussion, pour que les modifications annoncées ne se produisent pas au détriment de nos industries.

Un pasteur protestant
SECRETARE - GÉNÉRAL DE PRÉFECTURE
Dans le mouvement administratif publié avant-hier dans le Journal officiel figure le nom de M. Corbière (sans autre désignation), nommé secrétaire général de la préfecture de l'Aude. Or, nous apprenons par les journaux du Sud-Ouest que l'heureux élu n'est autre que le citoyen Corbière, pasteur de l'église réformée d'Agen, s'occupant plus de politique que de religion, et dont les excentricités ultraradicales ont très souvent défrayé la chronique des journaux en général, et la nôtre en particulier. Voici comment les feuil-

Les instances en séparation de corps actuellement pendantes pourront être converties par le demandeur en instance de divorce.
L'époux contre lequel la séparation aura été prononcée pour adultère n'aura pas admis à réclamer le bénéfice de cette disposition.
L'acte de M. Cazot, venant présider le tribunal des condits pour le jugement d'une affaire où il était intervenu d'une manière si personnelle, est bien l'un des plus scandaleux mépris qui aient, depuis longtemps, été faits de la justice dans notre pays. Oh! si un pareil fait se fut produit sous l'empire de la République, les républicains auraient poussé les cris de réprobation inspirés par une confiance par son caractère et ses opinions connues; mais l'acte qu'il vient de commettre constitue un attentat si monstrueux qu'il doit être classé au rang des actes révolutionnaires. Nous nous félicitons de plus en plus des pratiques d'un gouvernement régulier.

Feuilleton du Journal de Roubaix
DU 18 JANVIER
— 49 —
SANS FAMILLE
PREMIÈRE PARTIE
XVI
ENTRÉE A PARIS
De la campagne nous étions revenus en ville, c'est-à-dire que nous marchions entre des murs au haut desquels ça et là se balançaient un réverbère avec un bruit de ferraille.
Vitalis s'arrêta: je compris qu'il était à bout.
Voulez-vous que je frappe à l'une de ces portes? dit-je.
— Non, on ne nous ouvrirait pas; ce sont des jardiniers, des maraichers qui demeurent là; ils ne se lèvent pas la nuit. Marchons toujours.
Mais il avait plus de volonté que de forces. Après quelques pas il s'arrêta encore.
— Il faut que je me repose un peu, dit-il, je n'en puis plus.

— Je vais m'asseoir, dit Vitalis.
— Vous disiez que si nous nous asseyions, nous serions pris par le froid et nous ne pourrions plus nous relever.
Sans me répondre, il me fit signe de ramasser la paille contre la porte, et il se laissa tomber sur cette litière plutôt qu'il ne s'y assit; ses dents claquaient et tout son corps tremblait.
— Apporte encore de la paille, me dit-il, le tas de fumier nous met à l'abri du vent.
A l'abri du vent, cela était vrai, mais non à l'abri du froid.
Lorsque j'eus amoncelé tout ce que je pus ramasser de paille, je vins m'asseoir près de Vitalis.
— Tout contre moi, dit-il, et mets Capi sur toi, il te passera un peu de sa chaleur.
Vitalis était un homme d'expérience, qui savait que le froid, dans les conditions où nous étions, pouvait devenir mortel. Pour qu'il s'exposât à ce danger, il fallait qu'il fût évanoui.

un grand froid prolongé frappe d'engourdissement et de stupeur ceux qui l'ont saisi en plein air. Ce fut là notre cas.
A peine m'étais-je blotti contre Vitalis que je fus évanoui et que mes yeux se fermèrent. Je fis effort pour les ouvrir, et, comme je n'y parvenais pas, je me pinçai le bras fortement; mais ma peau était insensible, et ce fut à peine si, malgré toute la bonne volonté que j'y mettais, je pus me faire un peu de mal.
Cependant la secousse me rendit jusqu'à un certain point la conscience de la vie. Vitalis, le dos appuyé contre la porte, hurlait péniblement, par des saccades courtes et rapides. Dans mes jambes, appuyé contre ma poitrine, Capi dormait déjà. Au-dessus de notre tête, le vent soufflait toujours et nous couvrait de bruits de paille qui tombaient sur nous comme des feuilles sèches qui se seraient détachées d'un arbre.

La porte dans l'embrasure de laquelle nous étions blottis était celle d'un jardinier. Vers deux heures du matin, ce jardinier avait ouvert cette porte pour aller au marché, et il nous avait trouvés couchés sous notre couverture de paille. On avait commencé par nous dire de nous lever, afin de laisser passer la voiture; puis, comme nous ne bougions ni l'un ni l'autre, et que Capi seul répondait en aboyant pour nous défendre, on nous avait pris par le bras pour nous secouer. Nous n'avions pas bougé davantage. Alors on avait pensé qu'il se passait quelque chose de grave. On avait apporté une lanterne: le résultat de l'examen avait été que Vitalis était mort, mort de froid, et que je ne valais pas beaucoup mieux que lui. Cependant, comme grâce à Capi couché sur ma poitrine, j'avais conservé un peu de chaleur au cœur, j'avais résisté et je respirais encore. On m'avait alors porté dans la maison du jardinier et l'on m'avait couché dans le lit d'un des enfants qu'on avait fait lever. Vitalis resté là six heures, à peu près mort; puis la circulation du sang s'était rétablie, la respiration avait repris de la force, et je venais de m'éveiller.
Si engourdi, si paralysé que je fusse de corps et d'intelligence, je me trouvais cependant assez éveillé pour comprendre dans toute leur étendue les paroles que je venais d'entendre. Vitalis mort!
C'était l'homme à la veste grise, c'est-à-dire le jardinier qui me faisait ce récit, et pendant qu'il parlait, la petite fille au regard étonné ne me quittait pas des yeux. Quand son père eut dit que Vitalis éta-

mort, elle comprit sans doute, elle sentit par une intuition rapide le coup que cette nouvelle me portait, car quittant vivement son coin elle s'avança vers son père, lui posa une main sur le bras et me désigna de l'autre main en faisant entendre un son étrange qui n'était point la parole humaine mais quelque chose comme un soupire doux et compatissant.
D'ailleurs le geste était si éloquent qu'il n'avait pas besoin d'être appuyé par des mots; je sentis dans ce geste et dans le regard qui l'accompagnait une sympathie instinctive, et pour la première fois depuis ma séparation d'avec Arthur j'éprouvai un sentiment indéfinissable de confiance et de tendresse, comme au temps où mère Barberin me regardait avant de m'embrasser. Vitalis était mort, Vitalis abandonné, et cependant il me semblait que je n'étais point seul, comme s'il eût été encore là près de moi.
— Eh bien, oui, ma petite Lise, dit le père en se penchant vers sa fille, ça lui fait de la peine, mais il faut bien lui dire la vérité, si ce n'est pas nous, ce seront les gens de la police.

Et il continua à me raconter comment on avait été prévenir les sergents de ville, et comment Vitalis avait été emporté par eux tandis qu'on m'installait, moi, dans le lit d'Alexis, son fils aîné.
— Et Capi? dit-je, lorsqu'il eut cessé de parler.
— Capi!
— Oui, le chien?
— Je ne sais pas, il a disparu.